

## LANCASTER GATE

par

Lytton STRACHEY

Présentation et traduction de David STEEL.

« Lancaster Gate, l'essai autobiographique de Lytton Strachey, qui, grâce à l'aimable autorisation de The Society of Authors (© The Estate of Lytton Strachey, 1971) est publié ici pour la première fois en version française, parut, primitivement, en anglais, en 1971, trente-neuf ans après la mort de son auteur, dans un volume rassemblé et présenté par Michael Holroyd, Lytton Strachey by Himself. A Self-Portrait (Londres, Heinemann, p. 16-28). Du vivant de l'écrivain, le texte est resté inédit, ayant été rédigé, au mois de juin 1922, à l'intention du Memoir Club, groupe d'amis de l'auteur, devant lesquels celui-ci en fit la lecture au cours de la même année.

Le Memoir Club, qui réunissait en effet presque tous ceux de Bloomsbury, avait été fondé deux ans plus tôt et comptait à l'origine et pendant longtemps douze membres seulement : Clive et Vanessa Bell, E.M. Forster, Roger Fry, Duncan Grant, Maynard Keynes, Desmond et Molly McCarthy, Adrian Stephen, Saxon Sydney-Turner et Leonard et Virginia Woolf. Il se réunissait deux ou trois fois par an pour dîner dans un restaurant et ensuite écouter un ou deux de ses membres lire un exposé autobiographique. Une seule règle : la franchise absolue. Pendant trente-six ans, le club, quelque peu élargi à une certaine époque, s'assembla ainsi, certaines des communications, telles celles de Keynes, publiées plus tard sous le titre de Two Memoirs (Londres, 1949, Hart-Davis), s'avérant d'une qualité et d'une importance particulières.

Au mois de juin 1922 Lytton Strachey était âgé de quarante-deux ans et se trouvait à l'apogée à la fois de ses talents d'écrivain et de sa célébrité ayant publié successivement Landmarks in French Literature (1912), Eminent Victorians (1918) et Queen Victoria (1921). Sa méthode de biographe et d'historien tenait, on l'a fait remarquer, de l'essai et il se

*montre, dans Lancaster Gate, maître du genre. Si nous avons tenu à offrir ici à un public gidien, dans un numéro du BAAG consacré à sa soeur Dorothy, la première traduction française de cet essai, c'est parce qu'il s'y agit moins d'une esquisse autobiographique des jeunes années de Lytton Strachey lui-même que de l'évocation magistrale d'une maison et d'un ménage — au 69 de cette rue londonienne — assez singuliers, d'une vie de famille victorienne entre les années 1884 et 1907, date à laquelle les Strachey déménagèrent dans une maison plus petite à Hampstead. Il est vrai que, si Lytton a vécu de l'âge de quatre à vingt-sept ans dans cette grande maison lugubre, dont l'ombre s'est projetée en quelque sorte sur sa vie entière, Dorothy, elle, qui avait quinze ans de plus que Lytton, n'y a passé ni son enfance ni son adolescence, ayant déjà dix-neuf ans lorsque la famille s'y est installée. Reste qu'elle y a toutefois vécu les dix-neuf années suivantes de sa vie de femme, jusqu'à la date de son mariage controversé, à l'âge de trente-huit ans, avec le peintre français "impécunieux" Simon Bussy en 1903, quand son père lui acheta, en cadeau de noces, la villa "La Souco" à Roquebrune. N'ayant commencé ses premiers travaux de traduction — de Bréal et de Mauclair — qu'à partir de son mariage, c'est au 69 Lancaster Gate qu'elle a coulé une vie de jeune femme oisive, certes, mais non pas inactive, du moins du point de vue intellectuel, car les Strachey, par leur intelligence, leur esprit, leur originalité et leur culture (y compris une solide culture française) étaient bien loin d'être des représentants moyens de la haute bourgeoisie victorienne. Dans un passage du premier volume de ses mémoires fascinantes, Leonard Woolf, mari de Virginia, a tracé une description de l'atmosphère intellectuelle qui régnait vers la fin du siècle dans cette famille exceptionnelle :*

"Pendant le dîner, le dimanche soir, à Lancaster Gate... l'invité se sentait d'abord dérouté par le nombre même des Strachey qui s'y trouvaient assemblés. Le niveau de l'intelligence chez chacun des fils et des filles, ainsi que chez le père et la mère était incroyablement, faramineusement élevé. A l'instar de leur mère ils étaient tous des passionnés de la vie intellectuelle, la plupart d'entre eux ayant l'esprit vif et l'imagination foisonnante. Tous, à l'exception des deux aînés, étaient nés la plume à la main, du moins en suis-je persuadé, et peut-être même les lunettes sur le nez. Leur principal amusement était la conservation et ils adoraient s'adonner à des discussions théoriques qui menaient fort souvent à des disputes. Lorsque,

pendant le dîner, six ou sept Strachey argumentaient, ce qui arrivait presque toujours, alors les rugissements de tonnerre, les cris aigus, les éclats de rire, le bruit et la fureur de l'excitation générale étaient assourdissants et, pour le nouveau venu mal préparé par un tel feu d'artifice, pétrifiants." (*L. Woolf, Sowing, An Autobiography of the Years 1880-1904, Londres, 1967, Hogarth, cité par M. Holroyd op. cit. p. 15, des travaux duquel les présents propos sont grandement tributaires.*)

*Les Strachey à Lancaster Gate étaient en effet nombreux. Dorothea, pour l'appeler de son vrai nom, était la troisième et Lytton le huitième de dix enfants dont l'aîné et le puîné (James le futur psychanalyste) étaient séparés par 27 ans. Trois autres enfants étaient morts en bas âge. Leur mère, Jane Maria Grant (1840-1928) de Rothiemurchus en Ecosse, personnage énergique, redoutable et d'une grande culture littéraire, était la deuxième femme de Richard Strachey (1817-1908) que celui-ci avait épousée le 4 janvier 1859 après la mort de sa première conjointe, décédée sans enfant. Richard Strachey avait alors quarante-et-un ans et Jane dix-huit seulement. On constatera donc qu'à la naissance de Dorothy son père avait quarante-huit ans et sa mère vingt-cinq et, à la naissance de Lytton, soixante-trois ans et quarante ans respectivement. Quant à l'âge du père à la naissance de James n'en parlons pas ! Lieutenant-général et haut fonctionnaire des plus dynamiques en Inde, il s'était retiré des affaires publiques en 1871 se consacrant ensuite à des études, entre autres, de géographie et de météorologie. Nommé chevalier par la reine Victoria en 1887, son épouse, à partir de cette date, porte le titre de Lady Strachey. C'est en Inde qu'il avait rencontré Jane Maria, née, elle, de parents anglo-indiens de souche aristocratique écossaise, pendant une tempête au large du Cap de Bonne Espérance. Décédée le 15 décembre 1928 elle avait survécu à son mari vingt ans. Dans les dernières décennies de sa vie, époque où Gide l'a connue, elle portait invariablement de longues robes de satin noir, ce qui, du fait de sa haute taille, lui conférait une allure particulièrement imposante. C'est à Lady Jane Strachey que Janie Bussy, sa petite fille, doit son prénom.*

*Du 69 Lancaster Gate d'alors, où la famille Strachey a passé vingt-trois ans de son existence, il ne reste à peu près, aujourd'hui, que la carcasse extérieure. Occupé actuellement, ainsi que les nos. 66-71, par l'American Forces Club, l'intérieur qui, comme on le verra dans les pages qui suivent, a tant frappé l'imagination du jeune Lytton, a été*

*totale­ment transformé. Ajoutons, enfin, fait curieux, que c'est dans la même rue, Lancaster Gate, mais au 9 et non pas au 69, que Gide lui-même est descendu lors de son arrivée à Londres au début de son séjour de l'été 1918, au cours duquel il devait faire la connaissance de Lady Strachey, de Lytton et de sa future traductrice Dorothy.*